

Quarante-neuf jours,

quarante-neuf années

De la 4^e à la 10^e semaine,

du 5 novembre au 23 décembre 1995

(voir la chronologie en annexe)

Trois années d'enfance

(1946-1949)

+ Dimanche 5 novembre 1995. 1945-1947

Entre la Toussaint et Noël, durant sept semaines, les chants du Miserere et du Te Deum retentiront dans mon coeur pour la vie unique que m'a donnée le Dieu unique. Notre face-à-face est gros de toutes ces années passées (chaque jour j'en regarderai une) et enceint de celles que je relirai plus tard et qui me restent à vivre selon son bon plaisir. Je prépare le dossier que l'Esprit mon avocat plaidera devant le Seigneur avant de nous présenter ensemble devant le Père, même si je suis sûr qu'il me connaît mieux que je me connais !

En ce premier jour, il me faut évoquer deux années : 45-46 et 46-47. Vers 81-82, j'ai interviewé mon père, ma mère et mon frère sur ce qui s'est passé alors. Ils venaient de quitter la Normandie pour trouver du travail dans la capitale. Mes tantes paternelles y habitaient déjà. Lucie et Michel Monteil les avaient attirés au pied de la butte Montmartre. Raymonde et Pierre Rebendenne avaient un pavillon à Fontenay-sous-Bois. La famille louait une chambre « sordide », selon le mot de mon frère, dans un hôtel au 50, boulevard Rochechouart. Il ne pouvait être question en cette fin du mois d'octobre 1945 de mettre en route un autre enfant. Michel venait d'avoir sept ans. Après ce garçon, papa voulait une fille qu'il aurait appelée Jacqueline. Maman « raisonnable » ne désirait plus rien. Les « précautions » prises pendant les dernières années ne furent pas reconduites dans ces conditions inhabituelles. Durant le premier mois de conciergerie qui commençait le 1er novembre 1945, elle découvrit qu'elle était enceinte. Il n'était pas question de « me faire passer ». J'étais là, on me garderait. Je fus prénommé Jacques. Mes parents participaient à leur manière au « baby boom » !

Je suis né chez une accoucheuse de quartier, 12, rue Lamartine. Aux Rameaux qui ont suivi, j'ai été baptisé à Notre-Dame de Lorette, Marceline Rébeuf (une tante maternelle qui était restée chez elle à Vire) étant ma marraine et mon frère, mon parrain. Une broncho-pneumonie avait entre temps manqué de m'emporter. Miserere et Te Deum.

+ Lundi 6 novembre 1995. 1947-1948

La présentation du petit-fils au grand-père maternel qui habitait Vire chez sa fille, ma marraine devait avoir lieu. Une photographie témoigne de la rencontre dont je n'ai aucun souvenir. On me laisserait en nourrice à Brécey chez la « mère » Poirier près de la tante Angèle. L'été 47 fut propice à cette opération. Je passai ainsi une année complète dans le Bocage. Les cris d'un lapin auquel on porte un coup mortel retentissent encore quelque part en moi. Une photographie témoigne de la présence d'une Nicole que j'ai oubliée. Il y avait un « père » Poirier. Je ne me souviens ni de lui, ni de sa femme.

Jésus, quelle drôle d'affaire que l'enfance. Toi aussi tu as connu cet état. Toi, tu « croissais en taille, en sagesse et en grâce ». Et moi ? Je pense que de cette période j'ai gardé un certain retard dans l'usage de la parole, d'une parole adressée à quelqu'un. On en reparlera au temps de la grande école. Quel est d'ailleurs le développement « normal » de l'enfant ? Toi, dit-on, tu as vécu chaque âge selon sa perfection. Quelle est-elle ? Cette seconde année chez des « étrangers » a dû être une expérience forte. Mon « physique » a dû en ressentir quelques retombées positives, mais mon « psychique » en porte toujours quelques traces, quelques blessures. J'accepte aujourd'hui les bienfaits comme les méfaits de cette rupture. À travers ces dernières je vois ta bienveillance se jouer des conséquences de nos péchés. À travers les premières, je la devine à l'état presque pur !

Pendant ce temps, pour la troisième année, mes parents découvraient la vie dans la capitale. Papa travaillait comme soudeur à l'arc dans un atelier ou une petite usine. Les ménages occupaient maman. Dans la loge le cordon existait encore plus ou moins. Michel allait sur ses dix ans. Il devait être heureux chez les scouts de Lorette et au catéchisme. La paroisse n'avait accueilli que l'enfant de ces provinciaux venus à Paris.

Miserere et Te Deum pour moi et mes parents, Seigneur Jésus !

+ Mardi 7 novembre 1995. 1948-1949

Le retour de Normandie, durant l'été 48, fut douloureux, peut-être pour moi, mais surtout pour maman. Elle en garda un souvenir amer. Je ne voulais pas revenir avec elle. Elle donna aux autres voyageurs l'impression qu'elle m'enlevait ! Marie, tu l'as certainement soutenue durant ces jours de retrouvailles douloureuses avec son second fils. Merci.

Ma troisième année se passa uniquement à la loge car il fut impossible de me faire profiter du jardin d'enfants de la rue Clauzel. Maman connut une grande frayeur. Alors qu'elle avait quitté pour quelques instants sa planche à repasser, je tirai depuis mon lit le tissu qui était sur elle et le fer tout chaud me tomba sur la tête. Mes cris retentirent et une odeur de chair brûlée se répandit. Elle me porta précipitamment chez le docteur Carlier de la rue Notre-Dame de Lorette, ce médecin aux cheveux blancs ou albinos dont je me souviens grâce aux visites ultérieures. De cette aventure, je garde une cicatrice dans le cuir chevelu. Je n'en suis pas mort. Je n'en suis pas complètement devenu idiot. Merci, Seigneur !

Est-ce cette année-là également que je manquai d'être étouffé sous un édredon jeté sur moi par un voleur. Maman me délivra à temps !

De tout cela il ne me reste pas un seul souvenir direct, me semble-t-il. Toi, Seigneur, tu connais chacun de ces détails, mieux même que ma mère, mon père ou mon frère ! Mieux que moi, bien sûr ! Quelle affaire que nos histoires individuelles ! Quelle attention de ta part, Père du ciel ! Je t'adore dans l'unité de ton dessein sur chacun de nous et sur nous tous, sur les empires et les oiseaux du ciel !

Pendant ce temps mon frère goûtaient les joies du scoutisme et se préparait à sa communion solennelle. Grâce au relevé établi pour la retraite de papa, j'ai appris son instabilité professionnelle. Vers cette époque, la concierge n'eut plus à ouvrir la porte avec le cordon. Miserere et Te Deum !

Neuf ans de maternelle et de primaire

(1949-1958)

+ Mercredi 8 novembre. 1949-1950. Maternelle I

Ma quatrième année ne me voit pas entrer normalement à la maternelle. Mes parents ont l'occasion de m'envoyer à nouveau à la campagne. Ils en profitent. L'été et l'automne 49 se passent dans les Landes grâce à la Croix-Rouge. Trois souvenirs lumineux subsistent. L'éclairage d'un espace couvert m'a impressionné. Ce doit être celui d'une gare. Au grand soleil, à l'abri sous une casquette, je suis allongé dans un des hamacs qui rayonnent autour d'un poteau. Je m'amuse avec la lumière à travers le tissu. Un arbre de Noël scintille dans une pièce où règne une certaine confusion. Je n'ai aucun souvenir des rencontres, des séparations ou des retrouvailles. Mais ces trois lumières brillent toujours dans ma nuit !

Durant l'hiver et le printemps 1950, je me retrouve, m'a dit ma mère, à l'école maternelle de la rue Clauzel. C'est un début de semblant de scolarité tout de guingois. J'ai revu les lieux plus tard : une grande salle le long de la rue, des petites au fond d'une cour. Je n'ai rien vraiment mémorisé de ce temps là qui soit distinct des années suivantes. Cependant à creuser ma mémoire, me reviennent les refus terribles de quitter la maison. Ne suis-je pas allé jusqu'à me rouler par terre ?

Tu m'étonnes, Seigneur Jésus. Je t'adore Dieu notre Père. Quelle affaire, notre vie ! Je pense à des gosses de quatre ans. Qu'est-ce qui se passe dans leur tête ? Qu'est-ce que tu attends d'eux ? Qu'est-ce qu'ils peuvent connaître de toi ? On ne priait pas en famille. Je ne vois d'ailleurs ni vie religieuse, ni vie affective. Je ne vois vraiment rien de tout cela. Je n'ai souvenir ni de la communion de Michel, ni des balades au square d'Anvers ou au jardin du Sacré-Coeur comme en témoignent les photographies. Qu'en est-il des autres ?

Jésus, aujourd'hui je me confie à toi en toutes les fibres de mon être. Je crois à la perpétuité de tes états dans la gloire. Je crois que tu m'aimais enfant. Je crois que mes parents m'ont aimé. Je crois que ces amours ne sont pas perdus. Miserere et Te Deum !

+ Jeudi 9 novembre 1995. 1950-1951. Maternelle II

Ma cinquième année commence en l'été 50 par la découverte d'une nouvelle nourrice à Gonesse dans le Val d'Oise, c'est-à-dire à la campagne, à l'époque. Son nom n'a pas été gardé par la tradition familiale. Il y avait un mari, une fille, un gendre et des petits-enfants. J'y suis allé pendant cinq étés et aussi plusieurs vacances pascales. Ces séjours de printemps m'ont particulièrement marqué. Le premier est probablement celui de 1951.

La recherche des oeufs le matin de Pâques, au son des cloches du village, présente à mes yeux aujourd'hui un caractère un peu initiatique, un peu mystique. Nous étions retenus après le petit déjeuner dans une cour entre la maison et le jardin. Il y avait peut-être une sorte de harangue dont je n'ai rien retenu. Et nous allions à la chasse au trésor dans le potager et jusqu'au fond du terrain où il y avait une butte « immense » à gravir ! J'étais assez heureux de mes trouvailles. Ce scénario s'est répété plusieurs fois. Nous n'avions pas de corps à aller embaumer, de corps à chercher, de corps dont nous aurions constaté l'absence. Marie-Madeleine et les saintes femmes ont rencontré Jésus. Nous, un matin de Pâques, nous avions à trouver des chocolats que les cloches en revenant de Rome avaient déversés dans le jardin. Je me demande si je me livrais vraiment à ce jeu. Cloches et père Noël ne m'ont pas vraiment captivé, me semble-t-il.

La vie à la maternelle et à la loge ne m'a laissé aucun souvenir propre à cette année. À ce jour, de cette époque, seuls les événements lumineux, sonores, gustatifs et gestués ont laissé des traces. Le monde physique parvenait jusqu'à moi, s'imprimait en moi. À travers lui, tu chercheras bien plus tard à te faire connaître à ton serviteur. À l'époque j'en restais à la superficie. Le monde des personnes m'était assez absent. Mon père et ma mère venaient me voir, ainsi que Michel. Papa me portait sur ces épaules. Mais je ne me souviens pas en avoir été affecté vraiment. Ne m'étais-je pas résigné à une vie solitaire ? Miserere et Te Deum !

+ Vendredi 10 novembre 1995. 1951-1952. Maternelle III

Jésus, tu devais te pencher vers moi comme tu te penches vers chacun des êtres de cette terre quelle que soit leur condition. On ne s'en rend pas toujours compte. C'était mon cas. Une photographie garde le souvenir de l'été 1951, celui de ma sixième année. Je suis sur un vélo dans l'allée des Butards à Vaucresson devant la maison d'une des filles Hoffmann, Mireille et de son mari Albert Clément. Cette année là mes parents avaient pris un peu de vacances grâce à la générosité des anciens employeurs de maman.

Les souvenirs commencent à se bousculer au portillon de la mémoire Je retiens une impression lumineuse et sonore qui a dû être une procession aux flambeaux pour le 15 août. Là comme précédemment cette expérience n'a pas d'épaisseur à. Je répéterai cela jusqu'au bouleversement de septembre et octobre 1964. J'ai vécu jusqu'à cette époque à la surface de moi-même. Je ne me souviens pas plus d'expériences affectives avant treize ans. J'ai l'impression de n'avoir été attaché à personne, ni visible, ni invisible, ni à mes parents, ni à mon frère, ni à des copains ou copines, ni à toi, a fortiori. Ai-je été un enfant sans émotion, un grand de la maternelle sans passé, sans avenir. Où vit un enfant dans sa sixième année ? Ravivé par la photographie, mon souvenir de déguisement en chinois pour la fête de fin d'année en juin 1952, me confirme que je l'ai vécue comme un bouchon ballotté par les vagues, une poupée habillée par les grandes personnes pour leur propre plaisir et satisfaction.

Et toi Jésus qu'en a-t-il été de ta sixième année ? Qu'en est-il de ton état glorieux quant à cette sixième année de ton existence ? Quant est-il de tes intentions, de vos intentions, sur les enfants de six ans ? Y a-t-il une positivité autre que celle de devenir adulte ? Quelle peut être la sainteté d'un enfant ? Qu'est-ce qui peut être perpétué de ma vie à six ans, de la vie des autres à cet âge ? Quelle peut être la réponse d'amour d'un enfant de six ans à ses parents, à son entourage, à son Seigneur, s'il le connaît ? Miserere et Te Deum !

+ Samedi 11 novembre 1995. 1952-1953. Cours préparatoire I

L'entrée à la grande école ne posa pas de problème. Mais je n'en garde aucun souvenir sinon que l'on m'avait promis un bateau à voile si tout se passait bien. J'ai eu ce jouet. La photographie aux Tuileries en fait foi. L'année aussi s'est estompée. Elle s'écoula dans cette salle que je revois là-bas au premier étage du pavillon du fond de la cour, au-dessus des ateliers. Je me souviens du sacre d'Élisabeth II chez les Machabey. C'était en juin 1953.

Ma vie à la loge a dû changer cette année-là. Un fauteuil-lit (celui qui est à Ducey maintenant) a pu arriver pour cette nouvelle étape ainsi qu'un bureau avec des tiroirs sur la droite. Le plumier a survécu jusqu'à Montparnasse, même si entre-temps il a perdu ses compartiments. Il ne reste pas grand chose de la vie du gamin de sept ans, de « Jacquy » comme on disait en famille et dans l'immeuble, comme écrivait maman.

Je ne me souviens pas quand nous avons commencé à aller au cinéma avec maman, tôt dans la soirée, pour que papa, rentré ivre, s'endorme rapidement. Michel faisait sa vie de son côté. Une fois cependant il y eut une bagarre entre lui et papa (ils avaient respectivement en 1953 quinze ans et quarante et un ans). C'est peut-être ce jour-là qu'une locataire (Mme Aubry ?) s'est occupée de moi tard dans la soirée. J'ai dû être mis dans mon lit à moitié endormi. Je ne vois pas qu'on utilise la chambre de bonne de mon frère dans l'escalier du fond. Finalement durant cette période j'ai presque toujours couché à la loge et maman aussi. Évidemment il en ira autrement quand j'aurai ma chambre au sixième à partir de 1958.

Cette première année de grande école me paraît très terne. Je me vois toujours sans vie intérieure. Cela devait bien transparaître extérieurement puisqu'on va me faire redoubler pour une insuffisance de lecture. Ça commençait mal ! Je traînerai désormais cette année de retard.

Jésus, je suis sûr que tu connais tout ça. Tu m'aimais alors comme tu m'aimes aujourd'hui. J'adore ta façon de m'attirer à toi. Miserere et Te Deum.

+ Dimanche 12 novembre 1995. 1953-1954. Cours préparatoire II

L'année de redoublement fut sans relief, me semble-t-il, dans le domaine scolaire. Le visage de l'institutrice s'est abîmé. J'ai dû être humilié par cette décision, ainsi que mes parents. Je ne me souviens pas qu'on ait pris des mesures. C'était comme ça !

Il me semble pouvoir faire mention cette année-là de quelques jeux interdits. On a joué au papa et à la maman avec Marie-Nicole et Élisabeth Féret, au docteur et au malade avec un voisin de lit à Gonesse. Dans un recoin de la cour de l'école, il y eut quelques comparaisons dans ce domaine. L'âge de raison fut somme toute pour moi l'âge de la découverte de la différence des sexes. Ce fut une sorte de prise de conscience bien confuse d'un aspect de la relation qui nous constitue. La découverte doit être sans cesse à faire !

Tu étais toujours absent de mon horizon, Jésus. Nul temps de prière ne m'occupait. Je ne vois nulle part un passage dans une église pour mettre un cierge. La crèche posée au pied de l'arbre de Noël ou sur la cheminée ne retient vraiment mon attention. Les jouets et les chocolats ne disent pas ton nom. La vie diurne et nocturne dans la loge, dans la cour et le couloir, sur le trottoir et la place Bréda avant qu'elle ne s'appelle Gustave Toudouze, me paraît toujours sans relief. Dans ma huitième année, j'ai l'impression d'être un de ces gamins qui ne parlent pas ou qui parlent peu. Je ne parlais pas avec ma mère, ni avec mon père, ni avec mon frère. Je ne me souviens pas s'ils me parlaient ! Je ne parlais pas en classe ni à l'institutrice, ni à mes camarades. Tu me parlais mais je ne t'entendais pas et je ne te répondais donc pas.

Quel poids d'amour pèse une telle année ? Celui du dévouement silencieux de nos parents qui ont alors autour de la quarantaine, celui de leur fidélité et de leur humilité l'un à l'égard de l'autre et ceci à notre profit ? Celui de ton amour patient qui attend le moment où il pourra distinguer le blé de l'ivraie. Miserere et Te Deum !

+ Lundi 13 novembre 1995. 1954-1955. Cours élémentaire 1ère année

Après l'été 54 à Gonesse, la première année de cours élémentaire se passe dans le brouillard comme les étapes précédentes, me semble-t-il aujourd'hui. Je ne me souviens ni de la classe, ni de l'institutrice. Ce devait en être une car je pense n'avoir eu qu'un instituteur, monsieur Duhey, en CE2 ou CM1. Une silhouette au visage peinturluré existe bien dans un coin de ma mémoire, mais je ne sais où la situer exactement (plutôt en CP). Une lumière cependant resplendit : un feu de camp éclate dans la nuit.

En effet, j'ai été « mis aux louveteaux ». Michel a dû être pour quelque chose dans cette décision. A seize ans, il est un scout heureux. Pourquoi le petite frère ne suivrait-il pas ses traces ? J'ai été habillé de la tête aux pieds. J'ai découvert un local rue Choron, des activités, des sorties, un camp à Pâques 55 (?). Une promesse m'a été proposée. Je l'ai faite et n'ai pas remis les pieds à la meute ! Ce n'était pas pour moi. J'ai dû traîner pour y aller. Il ne devait pas être question de me forcer. L'expérience n'a pas été concluante.

Il devait y avoir des prières et des messes. Je ne les ai pas remarquées. De ce temps j'ai gardé en revanche l'art de faire un noeud plat et un noeud coulant ! A part cela que me reste-t-il de cette année ? Tant bien que mal j'ai appris à lire, à écrire et à compter, à monter sur des patins à roulettes et à vélo. De cette époque ou un peu plus tard des copains et des copines de la rue surgissent quelques instants par ci par là : Christian Canon qui habitait au fond de la cour du central téléphonique, Crébassa, fils de la concierge du 3, rue de Navarin, Patricia Aznavour, les Bezombes du 22, Bernard et Janine Rebours du 25. Les Féret ne descendaient pas sur le trottoir. Les petits bateaux dans le caniveau le jeudi ou le dimanche matin doivent être de cette époque. Toi, toujours, tu étais là et je ne le savais pas ! Tu m'as fait signe par le feu et la promesse des louveteaux mais ce n'était pas encore l'heure de notre rencontre. Tu es patient toi qui as été enfant et qui as établi l'enfance dans la gloire. Miserere et Te Deum.

+ Mardi 14 novembre. 1955-1956. Cours élémentaire 2de année

Jésus, l'été 1955 a connu une innovation : ma participation à la colonie de vacances de la paroisse à Fermanville. Dans la foulée de l'expérience des louveteaux qui ne devait pas être reconduite, maman, Michel et les Féret avaient obtenu, ai-je cru comprendre, une sorte de passe-droit auprès de l'abbé Jean Renard. Bien que j'eusse neuf ans, j'en avais besoin car je n'avais pas encore été au catéchisme du fait de mon retard scolaire. Quoiqu'il en soit j'étais embarqué à Saint-Lazare dans un train de nuit pour cette expédition qui n'allait pas être couronnée de succès, elle aussi, même si elle a eu lieu trois années de suite, années qui se télescopent évidemment.

Mes premières véritables activités culturelles se déroulent ainsi en colonie de vacances. Elles ne m'accrochent pas vraiment, Seigneur. Je revois les lieux. En plus des messes, il y avait aussi une procession le 15 août. Je suis le mouvement comme pour un grand jeu ou la vie à la plage. Mais dans tous les cas, je me vois « y être sans y être tout en y étant ». Maman m'avait acheté une médaille. Je ne m'y suis jamais attaché. La première année de catéchisme qui a suivi et correspondu au CE2 ne m'a pas plus impressionné. Il en est de même de la première confession et de la première communion privée faites comme en rattrapage rue de Maubeuge, chez les Soeurs de Marie-Auxiliatrice avec seulement quelques camarades. Tout ça ne me parlait pas de toi, n'éveillait pas d'écho en moi ! Le "cat-échisme" ne fonctionna pas.

En revanche je situe arbitrairement dans les dernières semaines du mois d'août et le mois de septembre qui ont suivi quelques contacts avec mon père qui m'ont marqué. Je le vois traverser la Marne du côté de Charenton, m'emmener à la piscine de la Jonquière et aller avec lui à pied chez sa soeur à Fontenay-sous-Bois. J'étais plutôt content d'être avec lui. J'étais fier de le voir réussir ces exploits sportifs. J'étais content qu'il m'y associe, même si finalement je n'ai pas appris à nager avec lui. Miserere et Te Deum !

+ Mercredi 15 novembre 1995. 1956-1957. Cours moyen 1ère année

Jésus, une deuxième colonie à Fermanville, une première année de cours moyen (monsieur Duhey ?) et une seconde de catéchisme avec la confirmation sont censées remplir ma onzième année. Pourtant rien n'en subsiste de distinct, sinon l'art de se moucher.

Je place ici les visites à papa qui a passé environ six mois en sanatorium à Lagny pour quelque chose comme un début de tuberculose. Une maigre silhouette se présente à ma mémoire. L'ombre de lui-même apparaît au bout d'une allée. À cette occasion, je fus convoqué par l'assistance sociale pour recevoir quelques vêtements, une cape en particulier. Je ne sus plus exactement dire le travail de mon père. Il n'était plus soudeur. Il était devenu manutentionnaire. Je disais magasinier.

C'est l'époque où j'ai rêvé avec les albums de Tintin et surtout ceux du Fantôme du Bengale. J'ai voulu emboîter le pas à ces personnages, parcourir le monde pour le connaître, devenir fort pour aider le faible. De fait si j'avais pu je me serais contenté de me déguiser en justicier solitaire pour aller à une rencontre de carnaval. Ce que je n'ai jamais fait et ferai peut-être un jour, au ciel au moins ! D'ici là j'aspire à tout connaître, à être une éminence grise qui parvient à ses fins dans l'ombre. Quelque part, une Diane attend le Fantôme. Elle lui donnera une descendance le moment venu !

Jésus, tu me suivais du regard durant tout ce temps. J'en suis sûr. Tu attendais ton heure. Ton témoin ne me parlait pas de toi. Je m'étais affronté avec l'abbé Renard aussi bien à Fermanville qu'au caté ou au patro. Je m'entends encore le critiquer dans la cour de la rue Choron. Je résumais ainsi son enseignement : « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais ! » N'admirant vraiment ni mon père, ni mon prêtre, ne voyant pas mon frère, je pouvais bien admirer le Fantôme du Bengale ! Je ne te connaissais pas Jésus, ni toi, ni tes saints ! On me parlait de toi, mais je ne comprenais pas. Miserere et Te Deum.

+ Jeudi 16 novembre 1995. 1957-1958. Cours moyen 2de année

Jésus, lorsque je regarde l'année du cours supérieur ou CM 2, avec madame Schull, année qui est en même temps la dernière du catéchisme et donc celle de la communion solennelle, je vois comme le démarrage d'une montée en puissance d'un appétit de connaissances scolaires et para-scolaires. J'ai voulu comme Tintin connaître le monde !

Je pense à la passion avec laquelle j'ai fait une enquête sur Fontenay-sous-Bois et un concours du chocolat Menier. D'une certaine façon j'y associe aussi l'apprentissage par coeur du catéchisme. Dans ma douzième année, j'ai l'impression que j'ai décollé. J'ai été fier de terminer cinquième sur cent-vingt à l'examen du catéchisme, de remporter un prix au concours en question, d'avoir une très bonne note pour le dossier des vacances de printemps. Je n'ai pas mémorisé les résultats antérieurs. Ils devaient être plutôt dans la seconde moitié ou dans le dernier tiers de la classe ! Ils ne m'intéressaient pas parce qu'ils étaient médiocres. Ils étaient ainsi parce que j'étais ailleurs, nulle part. Il y eut un déclic. Je ne sais lequel. Alfred Preynat a dû jouer un rôle par ses propos et ses invitations. A cette époque, il partagea souvent notre repas de midi et m'emmena au cinéma. Il fut pour moi une sorte de « papa de jour » et pour maman un ami et confident. Son épouse m'assura une abondante papeterie. Ce déclic ne joua pas dans le domaine de la vie religieuse. J'avais appris sans croire. Madame Erbischoff fut très inquiète lorsque je fis profession de non-foi quelques jours avant la célébration. Je me souviens de m'être confessé comme d'être lavé aux baignoires de la rue Choron. Je fis ce qu'on me dit de faire mais mon coeur était ailleurs. Il n'y avait de fait personne ni dans ma prière, ni dans ma vie.

L'abbé Renard « prophétisa » alors aux Féret qu'il ne craignait rien pour moi car j'étais intelligent, mais que ce serait plus difficile pour Michel qui, depuis trois ans, ne mettait plus les pieds à Lorette. Jésus, tu nous suis et tu nous conduis. Miserere et Te Deum.